

# CHEFS-D'ŒUVRE SUISSES

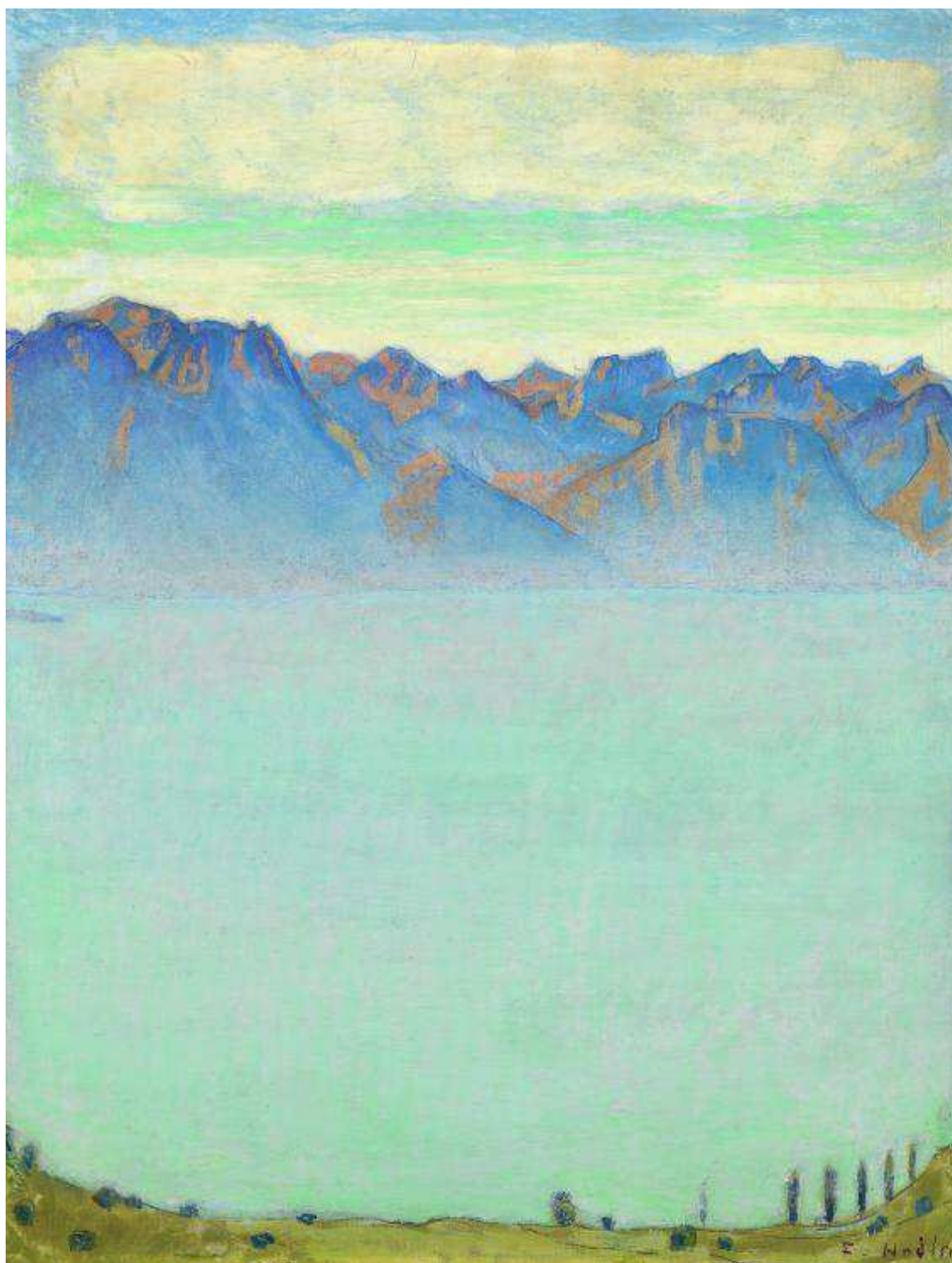
## COLLECTION CHRISTOPH BLOCHER

DU 6 DÉCEMBRE 2019 AU 14 JUIN 2020

■ La Fondation Pierre Gianadda est heureuse d'accueillir l'exposition «Chefs-d'œuvre suisses», offrant aux visiteurs une sélection d'œuvres issues de la plus grande collection privée d'art suisse. Christoph Blocher, reconnu comme l'un des plus fervents admirateurs et collectionneurs de la peinture helvétique, a en effet réuni au long de plusieurs décennies un impressionnant ensemble de tableaux réalisés autour de 1900; cent vingt-six sont présentés au public. Ancien conseiller fédéral, ce fils de pasteur, qui se destinait à une carrière d'agriculteur, étudie le droit. Septième enfant d'une famille qui en compte onze, il grandit dans une petite maison dont les murs s'ornent de copies de tableaux représentatifs de l'art helvétique. Ses premiers émois pour Anker et Hodler remontent à son enfance. *«Il y avait des reproductions dans la maison de mes parents, qui n'étaient pas riches. Je rêvais de pouvoir un jour acheter un original.»* Ainsi possède-t-il aujourd'hui l'original de la version du «Lac de Thoune» par Ferdinand Hodler, dont un fac-similé a accompagné ses jeunes années. A 27 ans, il acquiert un premier dessin d'Albert Anker (1831-1910). *«Je n'avais pas d'argent. On m'a demandé 1500 francs, une somme pour moi. J'ignorais que j'allais commencer une collection.»*

**Ferdinand Hodler,  
Le lac Léman et les Alpes  
savoyardes, 1906.**

Huile sur toile, 64 x 48,5 cm.





DU 6 DÉCEMBRE 2019 AU 14 JUIN 2020

Le portrait au fusain d'un petit garçon fait naître sa vocation. Au fil des ans et de ses promotions dans l'entreprise EMS-Chemie dont il est employé, Blocher étoffe sa collection et fait le choix exclusif de la figuration. En 1983, à la suite du décès du PDG d'EMS-Chemie, la firme américaine General Electric se porte acquéreur de la société mais menace de supprimer la moitié des postes.

«*Je me suis dit que je pouvais racheter l'entreprise», se souvient-il, «mais la banque a exigé de moi que je vende tous mes biens: ma maison et ma collection.»*

M. Blocher se sépare ainsi de ses possessions. En peu de temps, il transforme l'entreprise en une multinationale de la chimie avec 3000 salariés. Parallèlement, il consacre une partie de sa fortune à l'acquisition de chefs-d'œuvre de la peinture suisse du XIX<sup>e</sup> siècle.

**Albert Anker, thé et madeleines, 1873.**

Huile sur toile, 33 x 48 cm.

Collection Christoph Blocher © Photos SIK-ISEA, Zurich (Philipp Hitz)

Sa collection accorde une place de choix au peintre bernois Albert Anker, connu pour son réalisme minutieux, de même qu'à Ferdinand Hodler (1853-1918) et ses paisibles paysages lémaniques. Aux côtés de ces deux artistes figurent également Alexandre Calame (1810-1864), Giovanni Segantini (1858-1899), Robert Zünd (1827-1909), Félix Vallotton (1865-1925), Giovanni Giacometti (1868-1933), père du sculpteur et peintre Alberto, Ernest Biéler (1863-1948), Adolf Dietrich (1877-1957), Cuno Amiet (1868-1961), notamment.

Cet éclectisme pictural est remarquablement rendu par l'accrochage à la Fondation Pierre Gia-

nada. Dans le respect de cette diversité, plusieurs sections mettent en lumière les différents genres et thématiques proposés: paysages, portraits, scènes d'intérieur, natures mortes...

L'exposition s'ouvre sur dix œuvres de Johann Georg Steffan (1815-1905), Alexandre Calame (1810-1864), Edouard Castres (1838-1902), Robert Zünd (1827-1909), Benjamin Vautier (1829-1898) et Rudolf Koller (1853-1918).

### **Des paysages propices à la contemplation**

Représentant majeur de la peinture de paysages naturalistes de la

fin du XIX<sup>e</sup> siècle, Robert Zünd – ami et contemporain du peintre Rudolf Koller, également présent dans l'exposition – excelle à traduire le charme de la région lucernoise, le climat des sous-bois et le frémissement des feuillages. Né à Lucerne et mort dans la même ville, Robert Zünd mena une vie paisible, ponctuée par son apprentissage à Genève auprès de François Diday et d'Alexandre Calame (aussi exposé ici) et quelques voyages à l'étranger. En 1852, il se rend à Paris où il étudie au Musée du Louvre les œuvres des maîtres néerlandais et français du XVII<sup>e</sup> siècle. Pour parfaire sa formation, il copie notamment les travaux du peintre, dessinateur et graveur lorrain Claude Gellée dit le Lorrain, figure emblématique du paysage de style classique. Illustrant son rendu méticuleux des détails, ses frondaisons, la >>



DU 6 DÉCEMBRE 2019 AU 14 JUIN 2020

>> texture de l'herbe, les cailloux d'une netteté inégale, les cinq tableaux de la collection exposés à la Fondation Pierre Gianadda témoignent de sa capacité à magnifier la nature en restituant différentes atmosphères, celle humide et sombre des sous-bois, celle, écrasante de chaleur, de la campagne en été. La forêt, les chemins de terre, le ciel nuageux au-dessus des étendues agrestes constituent des motifs récurrents chez le peintre lucernois. Si les mêmes couleurs reviennent continuellement, sa palette est étendue et met en avant la gamme des verts, de la nuance olive des frondaisons à celle plus tendre des champs, de même que la palette des bruns, foncés ou rougeoyants. Les plans successifs, les taches de soleil et les zones d'ombre servent quant à eux à suggérer la profondeur, de même que la transparence de

**Albert Anker, Portrait d'une fillette,**

1885. Huile sur toile, 38 x 32 cm.

Collection Christoph Blocher © Photo SIK-ISEA, Zurich (Philipp Hitz)

l'azur où filent les nuées. Malgré son goût pour les détails qu'il intègre dans des compositions globales, il ne néglige jamais les vues d'ensemble. Entre 1867 et 1877, sa foi religieuse commence à transparaître sous forme de motifs bibliques dans ses tableaux, tels que «Le chemin d'Emmaüs» (1877). A travers sa peinture contemplative, à la fois réaliste et idéalisée, Robert Zünd s'attache à l'évocation d'un paysage grandiose et empreint de mystère.

**Un intimisme réaliste**

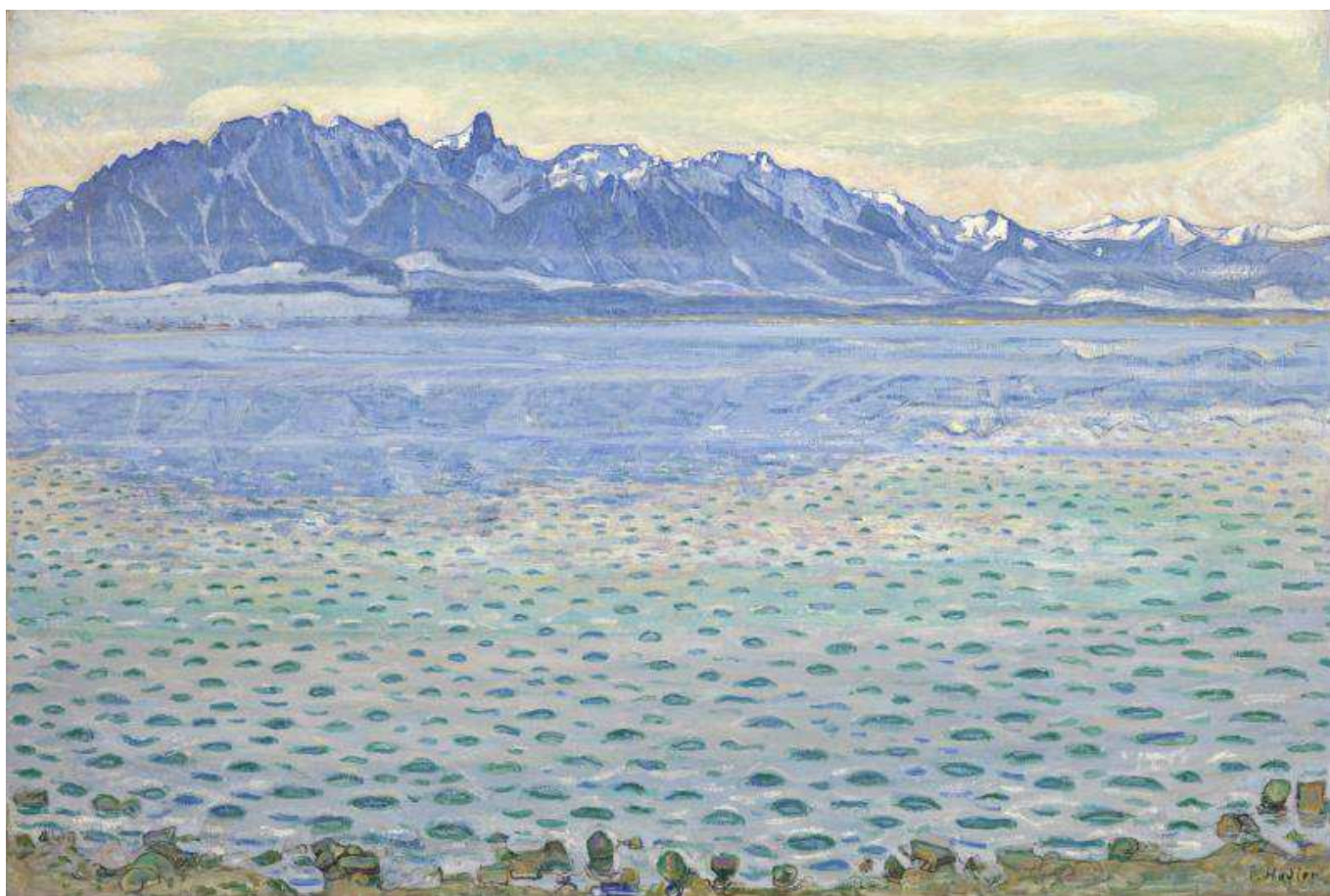
Nous nous immergeons ensuite dans l'univers d'Albert Anker, artiste emblématique de la collec-

tion. Avant d'embrasser la carrière de peintre, dont il apprendra le métier à Paris dans l'atelier du maître Charles Gleyre, Anker suit des études de théologie. C'est dans les histoires d'Anet, son village natal, qu'il puise son inspiration et les impressions qui se retrouveront ensuite dans ses œuvres. Les plus connues d'entre elles sont ses tableaux de genre, caractéristiques des scènes qui dépeignent le quotidien et les traditions de la campagne avec une grande minutie: la vie paysanne et les paysages agrestes, les portraits, le monde de l'enfance, les activités d'écoliers, les natures mortes. Ses toiles reflètent non

seulement son attention et sa méticulosité, mais interpellent par la sensibilité de son trait, par ses choix chromatiques soignés ainsi que par le caractère harmonieux de ses compositions. M. Blocher aime plus que tout les portraits d'anonymes, de personnes âgées «à l'extrémité de leur vie [qui] n'ont rien à prouver» et d'enfants, posant souvent de profil dans un décor sombre.

**Les portraits d'enfants et les natures mortes, domaines de prédilection d'Anker**

Avec une acuité et une empathie semblables, Anker observe les enfants dans leurs occupations quotidiennes ou leurs moments de détente, en train de jouer, de lire, de dormir... Tous arborent un visage sage et concentré, empreint d'un parfait naturel. Certains intérieurs >>



DU 6 DÉCEMBRE 2019 AU 14 JUIN 2020

>> attestent l'origine bourgeoise des modèles, d'autres relèvent du mode d'existence campagnard. La délicatesse des traits du visage et des carnations, les expressions absorbées, la sobriété dans le rendu des émotions, la virtuosité déployée dans le traitement des étoffes caractérisent la sensibilité d'Anker.

Moins connues que ses portraits ou sa peinture de genre, ses natures mortes révèlent l'admiration d'Anker pour le peintre français Jean Siméon Chardin (1699-1779) tout en soulignant sa maîtrise des techniques picturales. Le duvet des pêches contraste avec la rugosité des coques de noix, la densité du pain se distingue de la finesse des madeleines. L'univers bourgeois (thé, biscuits, cognac...) suggéré par le raffinement de la table comme dans «Cérémonie du thé» (1897) tranche

**Ferdinand Hodler, *Le lac de Thoune et la chaîne du Stockhorn*, 1905. Huile sur toile, 80,5 x 90,5 cm.**

Collection Christoph Blocher © Photo SIK-ISEA, Zurich (Philipp Hitz)

avec la condition paysanne limitée aux denrées plus rustiques (pain, pommes de terre...).

**Ferdinand Hodler ou la quête de l'idéal**

Le parcours se poursuit avec quarante-six œuvres de Ferdinand Hodler (1853-1918), l'un des chefs de file de l'art moderne. Influencé à ses débuts par le réalisme, il s'impose ensuite comme une figure majeure du symbolisme. Au milieu des années 1880, Hodler rencontre à Genève des poètes, critiques et journalistes. Admirateurs de Wagner, Mallarmé et Verlaine, ils forment les premiers cercles symbolistes de

Genève auxquels Hodler participe activement. Ils sont également en contact avec les milieux artistiques parisiens et renforcent très certainement l'envie du jeune peintre de s'y voir consacré. Entre 1886 et 1900, le courant symboliste, aux contours imprécis, s'exprime dans tous les domaines de la création (littérature, musique, arts plastiques). Né en France, le mouvement gagne le reste de l'Europe et l'Amérique. Caractérisées par le rejet du réalisme, les compositions picturales poétiques traduisent l'intensité d'un monde intérieur subjectif en s'adressant à l'imagination. Si les symbolistes explorent les tré-

fonds de leur psyché, leurs tableaux demeurent l'expression de leur sensibilité à fleur de peau et de leurs songeries profondes. La solitude et la mort, le fantastique et l'imaginaire, le bien et le mal, la vérité et le mensonge... constituent avec la figure féminine des sujets régulièrement abordés dans leur peinture, qui nous entraîne dans des contrées fantastiques où abondent symboles et métaphores étonnantes.

Né à Berne, en Suisse, en 1853, aîné d'une famille pauvre de six enfants peu à peu décimée par la tuberculose, Hodler entre à l'âge de 14 ans à l'atelier de Ferdinand Sommer, peintre de vues alpêtres destinées aux touristes de Thoune, qui soumet ses apprentis à un travail mécanique. En 1871, il s'établit à Genève où il passe une grande partie de sa vie et s'inscrit à l'école genevoise de dessin qu'il >>



## COLLECTION CHRISTOPH BLOCHER

>> fréquente de 1873 à 1877, sous la houlette de Barthélemy Menn dont l'enseignement se révèle déterminant; celui-ci le libère du pittoresque conventionnel et fonde la peinture de paysage sur la mesure, le dessin et l'observation patiente du motif. Intégrant l'université en 1875, Hodler acquiert durant deux ans la culture scientifique, historique et philosophique qui lui fait défaut. Peintre d'histoire de même que grand paysagiste, auteur d'admirables portraits et autoportraits, il est aussi professeur honoraire à l'École des beaux-arts de Genève, ville qui le nomme citoyen d'honneur en mars 1918, deux mois avant son décès.

Si son art se caractérise par une stylisation tendant vers l'idéalisation, sa pensée philosophique est

**Giovanni Segantini, *Repos à l'ombre*, 1892.**

Huile sur toile, 45 x 68 cm.

toujours sous-jacente. Littéralement épris de la «substance de la nature» depuis son adolescence, comme il le confie lui-même, Hodler voyage régulièrement pour étudier les sites qui l'attirent, exécutant ensuite en atelier des paysages où le respect des données topographiques s'allie à une volonté d'épure formel. Lacs, cimes et firmament constituent sa triade favorite. Après ses études patientes et raisonnées, il commence à peindre en analysant les effets lumineux et chromatiques sur le décor naturel, au fil de la journée, par temps brumeux, grandes éclaircies ou aux premiè-

res lueurs opalescentes du jour. A l'instar de Monet face aux meules de foin ou au Parlement de Londres, il décline sur la toile les multiples aspects de ses sujets, nuanciant les dosages colorés et complémentaires selon les heures et les saisons. Dans ses vues des lacs Léman ou de Thoune, les jeux de lumière se parent d'une aura d'éternité, tandis que ses nuées linéaires découlent d'une vision de la nature quasi panthéiste et proche de l'abstraction. Travaillant souvent sur le «parallélisme», la répétition et la symétrie de motifs ou thèmes fertiles tels les reflets sur l'eau, il développe

une double symétrie axiale, horizontale et verticale, selon un ordre idéalisé, vierge de toute présence humaine. Selon lui, la peinture doit «*nous montre[r] une nature agrandie, simplifiée, dégagée de tous les détails insignifiants*» afin d'exalter l'émotion éprouvée devant la splendeur des paysages. Respirant un sentiment cosmique de fusion avec le monde, mais aussi de solitude, l'environnement se muant alors en miroir pour l'artiste.

L'exposition s'achève avec des œuvres de Giovanni Segantini (1858-1899), Giovanni Giacometti (1868-1933), Alberto Giacometti (1901-1966), Félix Vallotton (1865-1925), Adolf Dietrich (1877-1957), Cuno Amiet (1868-1961), Ernst S. Geiger (1876-1975), Augusto Giacometti (1877-



DU 6 DÉCEMBRE 2019 AU 14 JUIN 2020

1947), Gottardo Segantini (1882-1974), Ernest Biéler (1863-1948) ou encore Max Buri (1868-1915) qui immortalisent chacun à sa manière la majesté des décors environnants en conjuguant à la nature explorée dans toute sa richesse et sa diversité des visions aux tonalités allégoriques.

### **Giovanni Segantini, «le combat pour la lumière»**

Considéré comme le principal représentant du symbolisme, Giovanni Segantini (1858-1899) a une vision panthéiste du monde qui l'entoure. La divinisation de la nature est présente dès le début de sa pratique artistique. Ses œuvres présentées à l'occasion de cette exposition évoquent la dévotion, le travail et le repos. A sa

**Giovanni Giacometti, *Matin d'hiver*, 1914.** Huile sur toile, 81 × 85 cm. Collection Christoph Blocher © Photos SIK-ISEA, Zurich (Philipp Hitz).

sortie de l'Académie de Brera à Milan (où il suit des cours de peinture de 1875 à 1879), il est d'abord marqué par le naturalisme de Jean-François Millet (1814-1875) dont il connaît l'œuvre à travers des reproductions. Son «Baiser à la croix» (vers 1886) – empreint de spiritualité et de piété – dans la veine de l'«Angélu» (1857-59) du peintre français en témoigne. Cette œuvre dépeint une mère hissant son enfant vers le haut d'une croix. Le bambin embrasse le symbole religieux tout en s'y accrochant de ses deux petites mains. L'atmosphère mélancoli-

que du soir renforce le caractère intimisme de cette tendre scène de vénération et de recueillement. Ce geste émouvant exprime la foi profondément enracinée dans la vie de Segantini, jalonnée par les épreuves. Au cours de cette période, il crée de nombreuses œuvres pastorales, à l'image du troupeau de moutons qui paît paisiblement derrière la femme ou encore de «La tonte des moutons» (1886-88) décrivant le traitement respectueux des bergers envers leurs animaux. Dans ces scènes de labeur, les êtres humains sont souvent courbés sous le poids du travail et de

la fatigue, tel le reflet d'une inflexible destinée.

Affranchi de l'influence de Millet et retiré dans les Grisons en Suisse, Giovanni Segantini immortalise la majesté des paysages alpins en alliant à une nature, explorée dans ses plus infimes nuances, des visions allégoriques d'une rare luminosité. En optant pour la touche divisionniste que découvrent au même moment les pointillistes, le peintre a la conviction de se mettre au diapason des vibrations de la nature et de la lumière, comme en atteste «Le repos à l'ombre» (1892). Couchée sur le ventre dans l'herbe ombragée, une paysanne est assoupie. Sa posture immobile et la houe placée parallèlement à elle suggèrent son harcèlement, tandis que sa >>



## COLLECTION CHRISTOPH BLOCHER

>> tête repose au pied de la clôture à l'endroit précis où celle-ci semble former une croix. Au-delà de la barrière, le village à l'arrière-plan, baigné de clarté, contraste fortement avec cette scène poignante aux couleurs froides et réduites à quelques plans de verts, de bleus ou de blancs obtenus par juxtaposition de touches en bâtonnets. Au travail de la terre, à la vie des bergers ou des paysans dont Segantini exprime la rusticité mais aussi la dignité font souvent écho, comme en contrepoint, la splendeur de la lumière et de la nature.

Egalement présent dans la collection avec six œuvres, Giovanni Giacometti (1868-1933) fait partie des artistes suisses qui, entre impressionnisme, postim-

**Félix Vallotton, *Route en corniche sur les bords de la Loire / Tournant de route au-dessus de la Loire*, 1923.**

Huile sur toile, 60 x 73,2 cm.

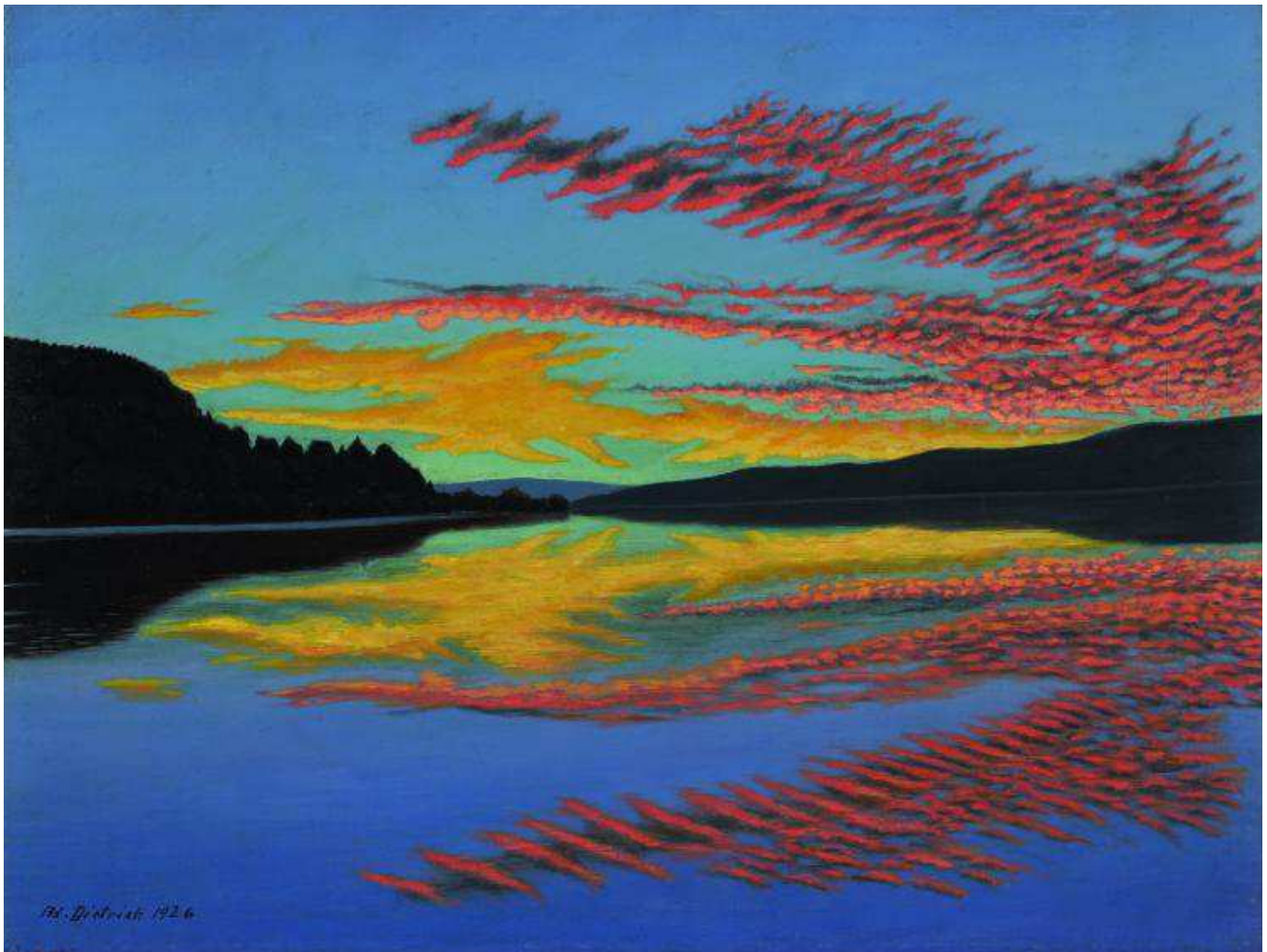
pressionnisme et fauvisme, ont repris à leur compte les apports novateurs de l'art moderne et participé à leur essor. Admis en 1886 à l'École des arts décoratifs de Munich pour y étudier la peinture, il y fait l'année suivante la connaissance de Cuno Amiet (1868-1961) – aussi présent dans l'exposition – qui devient l'ami de toute une vie. Poursuivant tous deux leurs études à Paris, ils s'inscrivent à l'Académie Julian, où Giacometti reste jusqu'en 1891. Peu de temps après son retour en Suisse, il se lie d'amitié avec Giovanni Segantini, son aîné de dix ans, qui exerce une grande in-

fluence sur son œuvre et le sensibilise à la beauté des paysages montagneux ainsi qu'aux lois du divisionnisme. Après le décès subit de ce dernier en 1899, Giacometti rencontre Ferdinand Hodler, qui lui inspire lui aussi une profonde admiration et lui apprend à élaborer des compositions rigoureuses, comme en témoigne «*Martin d'hiver*» (1914).

### **Félix Vallotton ou les «paysages composés»**

Composés au gré de ses voyages ou de séjours prolongés dans ses lieux de prédilection, les paysages ont également inspiré Félix

Vallotton dont trois des tableaux sont présentés dans l'exposition. Né à Lausanne en 1865 et mort à Paris en 1925, il reste aujourd'hui encore difficile à classer, résistant à l'influence de l'impressionnisme de son temps et restant parmi les nabis, dont ses amis Bonnard et Vuillard, celui que l'on surnommait le «nabi étranger» en raison de son style très personnel. Ces trois œuvres révèlent son évolution créatrice au fil des années; il abandonne ainsi progressivement les détails superflus pour atteindre une certaine forme d'abstraction avant l'heure. De 1909 à sa mort, ses paysages illustrent un souci de la forme clairement circonscrite qu'il admirait chez Hans Holbein (1497-1543) et chez Jean-Auguste-Dominique Ingres (1780-1867), d'une conscience de la



DU 6 DÉCEMBRE 2019 AU 14 JUIN 2020

planéité de la toile et d'une liberté vis-à-vis de la couleur acquise auprès des nabis. Ce sont avant tout son imagination et sa mémoire qui se dévoilent dans ses «paysages composés», selon le terme qu'il emploie dans son journal en 1916: «*Je rêve d'une peinture dégagée de tout respect littéral de la nature, je voudrais reconstituer des paysages sur le seul secours de l'émotion qu'ils m'ont causée, quelques grandes lignes évocatrices, un ou deux détails, choisis, sans superstition d'exactitude d'heure ou d'éclairage.*»

### Adolf Dietrich, l'affranchi

Au tout premier plan de la peinture naïve, Adolf Dietrich (1877-1957) s'est affranchi de toutes conventions. Fils de petit paysan

### Adolf Dietrich, *Ambiance de soirée à Untersee*, 1926.

Huile sur toile, 37,2 × 42,9 cm.

Collection Christoph Blocher © Photos SIK-ISEA, Zurich (Philipp Hitz)

et garde-frontière, élevé dans la pauvreté, il doit rester à la ferme paternelle après la fin de sa scolarité bien qu'il ait montré un talent de dessinateur et souhaité suivre un apprentissage de lithographe. Travaillant en outre comme tricoteur et journalier, il emploie ses loisirs à dessiner. C'est dans les années 1920 qu'il réussit à se faire un nom en tant qu'artiste, en particulier en Allemagne, alors qu'en Suisse, la reconnaissance vient plus tardivement. Tout au long de son existence, il ne quitta guère son village natal au bord du lac de Constance, où il vécut très modestement. Doté d'un sens in-

faillible de la couleur, il privilégie la peinture animalière et les natures mortes. Ses portraits d'enfants et ses paysages enneigés côtoient des villages, des fleurs et des fruits. Ses scènes d'hiver sont pour l'artiste les symboles immédiats de la nature pure et cristalline. Le crépitement du froid par un jour d'hiver, l'air glacial étrangement vivifiant, la neige crissant, tout parvient à un effet parfaitement tangible et suggestif. Au cours de sa carrière, Dietrich peint également d'innombrables tableaux d'oiseaux vivants mais également empaillés ou morts. Par la délicatesse des coloris et les

compositions non conventionnelles, dissymétriques et chargées de tension, ses œuvres présentent des accents modernes.

Avec ce «voyage» pictural couvrant plusieurs décennies d'art figuratif helvétique, la Fondation Pierre Gianadda met à l'honneur la richesse créative et la singularité d'artistes de renom ou moins célèbres mais tous emblématiques qui, leur vie durant, se sont attachés à dépeindre attentivement le quotidien de leurs contemporains ou à exalter la splendeur des massifs alpestres

■ Julia Hountou